

Chorley, Richard J., édit. (1973) *Directions in Geography*.
Londres, Methuen. 331 pages.

Paul-Y. Villeneuve

Volume 18, numéro 44, 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021205ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021205ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Villeneuve, P.-Y. (1974). Compte rendu de [Chorley, Richard J., édit. (1973) *Directions in Geography*. Londres, Methuen. 331 pages.] *Cahiers de géographie du Québec*, 18(44), 391–394. <https://doi.org/10.7202/021205ar>

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

CHORLEY, Richard J., édit. (1973) *Directions in Geography*. Londres, Methuen. 331 pages.

Quelques vingt ans après les débuts de sa «révolution scientifique», la géographie anglo-saxonne sent le besoin de faire le point. La fièvre de la «quantification» se résorbe et les interrogations d'ordres philosophique et épistémologique se font plus nombreuses. N'est-il pas dès lors tout indiqué de faire appel aux chefs de file, afin qu'ils offrent, sous un même couvert, un tableau à la fois rétrospectif et prospectif de la discipline?

C'est là le but que vise Chorley dans cet ouvrage, et le résultat est appréciable. On y trouve quatorze contributions, toutes par des chercheurs qui ont marqué leur discipline. Elles sont réparties selon six thèmes: le théorique, le spatial, l'environnemental, le chronologique, l'éducatif et l'éthique.

La partie théorique regroupe trois textes. Dans le premier, Berry tente de formuler un paradigme nouveau fondé sur une métaphysique des «processus». La démarche nouvelle découle de l'insatisfaction généralisée résultant de l'emploi de la statistique inférentielle traditionnelle en géographie. Les procédures statistiques mises au point en science expérimentale supposent l'indépendance des unités d'observation. Or, les unités spatiales des géographes sont rarement indépendantes, d'où les notions d'effet de voisinage, d'autocorrélation spatiale, et de problème de Galton. Cette conception relativiste de l'espace amène Berry à considérer le monde comme un ensemble hiérarchisé de systèmes ouverts, de structures qui se maintiennent, et se répètent, selon une certaine invariance même si la matière, l'énergie et l'information sont en mouvance continue à travers elles, et qui se transforment brusquement selon un processus dit de «restructuration hiérarchique». Les systèmes humains tombent dans la classe de ceux qui manifestent un comportement intentionnel (*purposive behavior*). Cette propriété donne un sens au changement et elle peut permettre la poursuite consciente d'objectifs collectifs jugés désirables.

Cette nouvelle formulation de Berry représente un progrès immense par rapport au paradigme mécaniste et positiviste qui prévaut encore en géographie anglo-saxonne. Il reste à identifier adéquatement les buts des individus, des groupes, et des classes qui constituent la société globale.

C'est un peu ce que tente Bartels dans le second texte où il identifie une séquence de quatre points de vue en géographie actuelle, séquence qui tend vers une rationalité croissante selon un processus de restructuration hiérarchique. Le premier niveau est celui de la *rationalité instrumentale*: elle mène à des théories fondées sur des axiomes formalisés, par exemple, la théorie des lieux centraux fondée sur la notion d'*homo oeconomicus*. Le deuxième niveau est celui du *nominalisme méta-théorique*: on s'interroge sur le fondement des axiomes. Ainsi, la notion d'échange, plus générale que celle d'*homo oeconomicus*, permet-elle de relier la théorie des lieux centraux à celles de la localisation industrielle, de la diffusion spatiale et de la migration. Le troisième niveau de rationalité suppose l'émergence d'une *attitude critique* face aux positions relatives des diverses perspectives de recherche. Cette attitude s'exprime de deux façons à la fois reliées et distinctes; l'analyse du langage à travers lequel s'expriment les positions de recherche (par exemple, l'analyse de G. Ritchot sur la spéculation intellectuelle et la spéculation foncière), et la critique sociale qui décortique les liens entre la science et la société (il serait éclairant d'étudier les antécédents militaires de plusieurs écoles nationales de géographie; encore aujourd'hui, certains chefs de juntes militaires sont géographes!).

Le quatrième niveau de rationalité de Bartels est celui de la *critique du processus même d'acquisition de la connaissance géographique*. Les concepts guidant ce processus devaient satisfaire au moins trois critères: pertinence sociale, pertinence didactique et fécondité scientifique. Le texte de Bartels est éminemment perspicace; on reconnaît en l'auteur un digne héritier de la tradition philosophique allemande.

Il est toutefois impossible d'en dire autant du texte de V. A. Anuchin intitulé « Theory of Geography ». Il comporte peu d'éléments nouveaux et d'interprétations originales. Il se veut un réquisitoire pour l'unité et la spécificité de la géographie. L'identité de celle-ci dépend, selon Anuchin, de sa théorie, de sa méthodologie, de son objet d'étude et de son importance pratique.

Trois textes portent sur le thème de l'espace. Dans le premier, Torsten Hägerstrand défend la valeur d'un point de vue géométrique en géographie. La carte, principal outil du géographe, rend d'abord compte de la forme, de la taille et de la position relative des phénomènes représentés. Elle présente toutefois le danger d'inciter à la sélection de certaines classes de phénomènes, les distributions, et à l'oubli de certaines autres, telles les propriétés de consommation d'espace des phénomènes étudiés. Hägerstrand, après avoir jusqu'ici consacré sa carrière à l'étude des interactions dans l'espace, découvre donc une seconde dimension de l'espace humain, soit: « the notion of space as a provider of room » (p. 70). Cette conception de l'espace comme étant un ensemble de lieux à occuper comporte au moins deux corollaires: elle fait ressortir la « finitude » des lieux, et partant, la suite complexe des compétitions, des complémentarités et des médiations qui résultent en des occupations ordonnancées et hiérarchisées; de plus, elle permet à Hägerstrand de suggérer une stratégie de recherche qui considérerait les actions des individus et des groupes comme autant de « projets » provoquant des séquences ordonnées de budgétisation des espaces-temps que sont les lieux. Hägerstrand élargit fondamentalement le schéma qui a dominé jusqu'ici en analyse spatiale. Il réussit à réconcilier une connaissance des conduites volontaires chères à la géographie du comportement (à l'aide de la notion de projet) et une conception enrichie de l'espace humain (en ajoutant à la notion d'interaction, celles de consommation de l'espace et de budget espace-temps).

Dans le texte suivant, Warntz se livre à une évaluation de la démarche de la physique sociale telle que pratiquée par lui-même et ses collaborateurs depuis plus de vingt ans. Il réussit, de façon nette et claire, à rendre compte de la logique interne de cette démarche essentiellement déductive, qui postule quatre termes primitifs: population, distance, revenu et temps, et qui les met ensuite en relation pour en arriver à une topologie de l'espace humain. Warntz convainc assez bien le lecteur de la validité de la physique sociale au niveau des grands aggrégats. Sa suggestion de faire de la géographie, la « théorie générale des systèmes spatiaux » est même très intéressante. Une telle métathéorie se situerait au deuxième niveau de rationalisation de Bartels. Elle n'a toutefois pas l'ampleur de la proposition d'Hägerstrand, car elle se limite à la macro-analyse.

L'article suivant est de Michael Dacey, le géographe qui a le plus formalisé l'étude des distributions spatiales ponctuelles. Il surprend par un texte où il objectivise sa propre démarche. Encore ici, le deuxième niveau de rationalisation de Bartels est recherché, sans toutefois être atteint, car trop de questions (Dacey en énumère 42) demeurent sans réponse dans ce domaine un peu ésotérique. La grande difficulté que rencontre Dacey et les autres qui s'attachent à la description formelle des distributions spatiales en termes de processus stochastiques, tient à la réalisation grandissante qu'un même processus peut produire des distributions différentes et que des distributions identiques peuvent provenir de processus différents.

Dans la section suivante du livre, on passe de l'analyse spatiale à l'analyse écologique (il faut noter que le troisième type dominant d'analyse géographique, l'analyse régionale, n'est pas représenté dans l'ouvrage). Trois auteurs contribuent au thème de l'environnement. Chorley traite de la propension de l'analyse écologique à relier l'humain

et le physique. Il reprend donc un thème cher, déjà bien illustré par Haggett et lui dans le domaine de l'analyse des réseaux (*Network Analysis in Geography*). Il part du paradoxe de Rousseau, « la civilisation corrompt l'homme », et le reformule en termes modernes, « les processus de rétroaction positive dominent les systèmes humains tandis que les processus de rétroaction négative tendent à dominer les systèmes physiques ». La complexité des deux types de rétroaction l'amène ensuite à favoriser une démarche à la Forrester, « l'analyse des systèmes doit devenir la méthodologie géographique dominante des années à venir ».

Kenneth Hare tend à démontrer dans le texte suivant que l'approche des bilans énergétiques est la plus féconde en climatologie et en biogéographie, où les processus sont relativement rapides, tandis que l'approche morphologique est mieux adoptée à la nature des phénomènes de relief. Il résume les contributions essentielles de Budyko sur les bilans mondiaux de radiation, d'écoulement, de température du sol et d'humidité, ainsi que celles de Lindeman dans le domaine des bilans énergétiques des écosystèmes naturels.

Dans le troisième texte se rapportant au thème de l'environnement, une synthèse de la recherche sur les contingences humaines des cataclysmes naturels est faite par un de ses principaux initiateurs, Gilbert White. Il montre bien que depuis les années cinquante, cette recherche considéra l'homme, tour à tour, comme un « décideur » qui optimalise, qui maximalise une fonction d'utilité subjective, et qui finalement ne possède que la rationalité limitée du « satisficer » de Simon. Cette évolution, nécessaire à l'explication adéquate de comportements « aberrants » telle la localisation en des endroits très exposés aux cataclysmes, s'est aussi traduite par un intérêt grandissant porté aux phénomènes de perception. Il n'est peut-être pas exagéré de dire que cette tradition de recherche, très bien circonscrite, est la plus féconde à l'intérieur du paradigme de l'analyse écologique des relations homme-milieu.

Sous le thème général du « temporel », Haggett traite de prévision et Garrison de prospective. Le premier offre une recension cohérente de la terminologie de l'analyse prévisionnelle (forecasting): prédiction, prévision, anticipation et futurologie; des stratégies qui y dominent: extrapolation, assortiment d'analogues (analogue matching), analyse de régression, tableaux de contingences, modèles de simulation, scénarios et méthodes dites de « Delphi »; et des contingences spatiales qui s'y dessinent: les cas d'identité, de hiérarchisation et de contagion, l'interpolation et l'extrapolation, ainsi que la variété des horizons, des tendances et des seuils. Il conclut sur l'argument de Karl Popper, au sujet du fondement logique fallacieux de la doctrine historiciste, argument aussi énoncé par B. de Jouvenel, et selon lequel l'expression « la connaissance du futur » implique une contradiction de termes.

Garrison se préoccupe plutôt des courants actuels qui pourraient mener à la création, imaginée ou réelle, de futurs possibles. Ce processus créatif nouveau requiert d'abord un élargissement des horizons philosophique, méthodologique et technologique pour que soient ensuite imaginables des trajectoires du système mondial autres que celles qui se situent dans la lignée des tendances passées. À cette fin, l'imagination scientifique peut être grandement secondée par la mise en place d'espaces expérimentaux, les régions du futur de Bunge, ou les « new towns » de conception renouvelée.

Peter Gould et Robert McNee traitent ensuite de didactique. Le premier nous offre, dans le style « gouldien » qui a fait le succès de *Spatial Organization*, sa conception de la structure et du programme d'étude du département de géographie idéal. On y retrouve les ingrédients qui font encore la fortune des grands départements américains. D'abord, une place de premier plan aux étudiants gradués: « Quite contrary to traditional ideas, really good departments will be characterized by students teaching the faculty » (p. 256). Deuxièmement, une mobilité interdépartementale des professeurs de façon à combattre la « consanguinité intellectuelle. » Troisièmement, un ordonnancement des cours selon la séquence suivante: fondements théoriques (les modèles simplifiés de Von Thünen, Christaller, Weber, etc), fondements méthodologiques (épis-

témologie, mathématiques et statistiques, cartographie, informatique), cours et séminaires organisés autour de thèmes proposés par étudiants et professeurs, cours régionaux (les plus difficiles à faire selon Gould). Il montre enfin que les idées qu'il développe sont déjà appliquées dans certaines universités américaines.

McNee illustre ensuite comment le renouveau géographique anglo-saxon se prolonge en une réforme du contenu des cours au niveau des écoles secondaires. Il traite du très important « High School Geography Project » de l'Association des Géographes Américains. Il le voit comme un phénomène de diffusion culturelle qui en vient à modifier les structures académiques (émergence de l'apprentissage par la découverte, qui n'est rien d'autre que la fusion de la recherche à l'enseignement aux niveaux infra-universitaires), et par là même, la structure de la discipline. La réforme décrite par McNee montre, à la fois, comment les délais dans la diffusion de l'information et de la connaissance peuvent être réduits même au sein d'organisations réputées rigides, et comment le processus lui-même d'acquisition des connaissances peut se diffuser.

Enfin, le livre se termine sur un réquisitoire de Bunge qui s'efforce de démontrer que le problème de la survie humaine réduit à néant tout jugement de valeur, qu'en dernière analyse, « il est illogique d'être immoral ». La survie collective est la seule intention humaine qui n'exige pas d'être justifiée: l'humanité existe pour elle-même (for its own sake). De cet axiome résulte un choix très clair: la survie des enfants, ses membres les plus vulnérables, doit être assurée à tout prix; et pour les géographes: l'art et la science dont la géographie fait partie, sont des activités menant à la découverte de vérités qui doivent être dites, quelles qu'en soient les conséquences néfastes pour ceux qui les disent. Il s'en suit de tout cela qu'une discipline hautement théorisée et mathématisée n'est pas en contradiction avec un vrai humanisme. Il s'en suit également que la dichotomie entre géographie physique et géographie humaine est extrêmement nuisible et que cette distinction s'évapore si la tâche première du géographe (Bunge rejoint ici Garrison) est de construire les régions et les villes du futur.

En somme, *Directions in Geography*, est un ouvrage très stimulant. La grande majorité des contributeurs y présentent des idées originales, et comme Chorley le remarque lui-même en préface, le but rétrospectif à l'origine de la conception de l'ouvrage est largement dépassé, et l'oeuvre finale est nettement prospective.

Paul Y. VILLENEUVE
Département de géographie
Université Laval

CLAVAL, Paul (1973) **Principes de géographie sociale**. Paris, Éditions M-Th. Génin, Librairies Techniques. 351 pages, 20 planches, index des noms d'auteurs. Collection de géographie économique et sociale (dirigée par Paul Claval) tome XI.

Voici un ouvrage qui marquera sans doute la géographie française, voire même mondiale. Écrit par un spécialiste de l'histoire de la pensée géographique, il est une oeuvre de synthèse admirable. En cela, il porte le sceau de l'école française. L'éclectisme de son auteur et sa connaissance poussée des traditions de la pensée sociale anglaise, française, allemande et américaine dotent l'ouvrage d'un contenu varié et international. Au risque de caricaturer, on peut dire que le contenant est français mais que le contenu est international. Au même risque, on peut conclure à la lecture de *Principes de géographie sociale* que McLuhan a raison, que le contenant influence beaucoup le contenu.

Puisque le contenant serait en quelque sorte déterminant, commençons par lui. Contrairement à plusieurs auteurs français, des géographes en particulier puisque leur discipline n'a pas encore le statut de science, Claval lit et cite abondamment les travaux étrangers. Avec lui, on franchit les frontières nationales et disciplinaires. Cette ouverture